

Naturalité

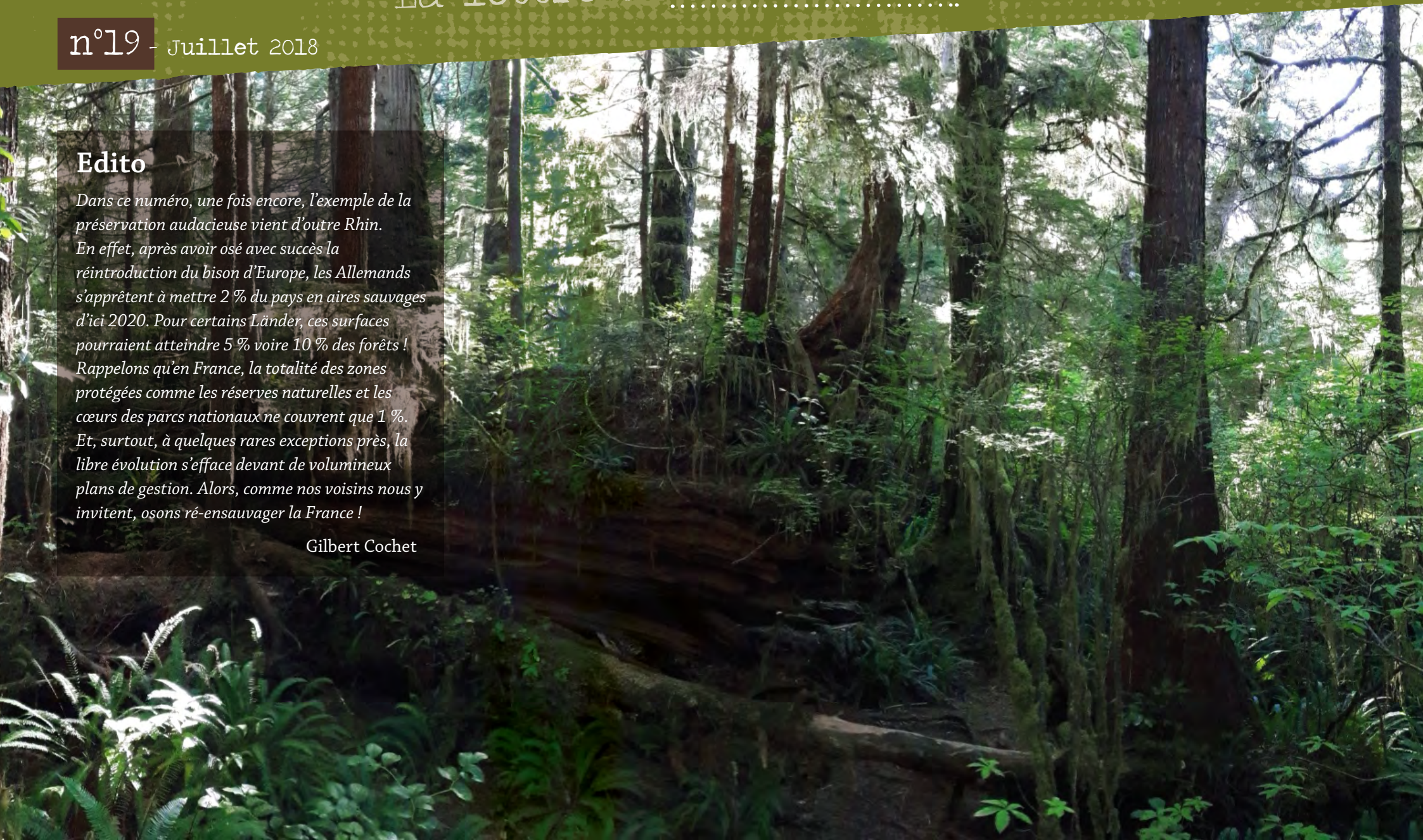
La lettre de **FORÊTS SAUVAGES**

n°19 - Juillet 2018

Edito

Dans ce numéro, une fois encore, l'exemple de la préservation audacieuse vient d'outre Rhin. En effet, après avoir osé avec succès la réintroduction du bison d'Europe, les Allemands s'apprêtent à mettre 2 % du pays en aires sauvages d'ici 2020. Pour certains Länder, ces surfaces pourraient atteindre 5 % voire 10 % des forêts ! Rappelons qu'en France, la totalité des zones protégées comme les réserves naturelles et les cœurs des parcs nationaux ne couvrent que 1 %. Et, surtout, à quelques rares exceptions près, la libre évolution s'efface devant de volumineux plans de gestion. Alors, comme nos voisins nous y invitent, osons ré-ensauvager la France !

Gilbert Cochet



Sommaire

HAUTS FAITS

→ Allemagne : une grande offensive pour la promotion du sauvage /p. 3

EN DIRECT DU FRONT

→ Le paradoxe de la *wilderness* /p. 5

«IF» LES INDIGNÉS DE LA FORÊT

→ Comment en est-on arrivé là ? /p. 7

J'AI FAIT UN RÊVE...

→ Vers un redéploiement des friches et des forêts de l'Argoat
ou l'opportunité d'un retour spontané d'une nature sauvage en Bretagne /p.9

HAUTS LIEUX

→ Les forêts pluviales de Colombie Britannique /p. 11

PENSÉES SAUVAGES

→ En inTerrelation. /p. 16

→ La Forêt : Où va-t-on ?

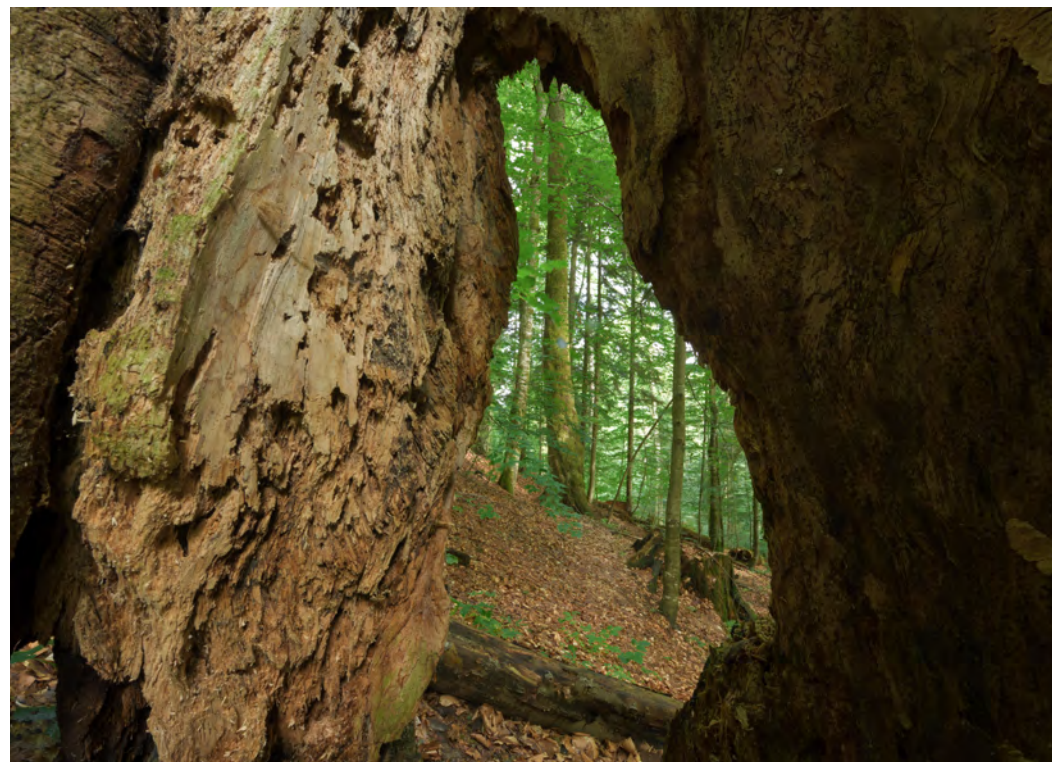
Prophétie, science-fiction, ou réalité déjà activée ? /p. 17

BLOC-NOTES

→ Lu pour vous /p. 22

→ À ne pas rater /p. 22

NOUS AVONS BESOIN DE VOUS /p. 23



© B. Boisson

↑ Forêt en Roumanie (Maramures)

Naturalité

Lettre éditée par *Forêts Sauvages*
4 rue André Laplace, 43000 Le Puy-en-Velay.

Courriel : contact@forets-sauvages.fr
Site web : <http://www.forets-sauvages.fr>

Directeur de la publication : Gilbert Cochet.

Rédacteur en chef : Jean-Claude Génot.

Comité de rédaction : Pierre Athanaze, Bernard Boisson,
Gilbert Cochet, Caroline Druesne, Jean-Claude Génot, Jean Poirot.

Conception graphique : Bertrand Dubois.

Remerciements à l'ensemble des auteurs et contributeurs
dont Bernard Boisson, Loïs Morel, Stelian Radu, Benoît Renaux
et Vlado Vancura.

Photo de couverture : Vieille forêt pluviale dans le Parc national Pacific Rim © B. Renaux

Naturalité
est optimisée pour
être diffusée par voie
électronique et lue
à l'écran (Affichage
/ Mode Plein écran),
pour une empreinte
papier minimale.

Allemagne : une grande offensive pour la promotion du sauvage

Sous le titre « Nous sommes pour le sauvage », est paru en juin 2017 un document pour la promotion de la nature sauvage en Allemagne, tiré à 6 000 exemplaires. Il est le produit d'un collectif d'associations et de structures diverses (NABU, BUND, WWF, Greenpeace, Europarc, Euronature, etc.), sous la coordination de la Société Zoologique de Francfort. Ce guide illustré de 45 pages est dédié à Karl Friedrich Sinner, ex-directeur du Parc national de la forêt de Bavière, promoteur de la nature sauvage et du slogan « laisser faire la nature », décédé en mars 2017. En introduction, une définition des aires sauvages est précisée : « Des territoires suffisamment étendus, dépourvus de tout usage humain, capables d'assurer le développement des processus d'évolution naturels non influencés par l'homme ». Cette définition vient de la Stratégie allemande pour la diversité biologique (voir article lettre Naturalité 18 page 3). L'état sauvage est en principe possible dans tous les types de paysages



↑ Parc national de la forêt de Bavière

naturels (forêts, littoraux, hautes montagnes, rivières et autres zones humides) et dans les combinaisons de ces diverses catégories d'habitats. De plus, des territoires abandonnés comme les anciens terrains militaires de l'ex-Allemagne de l'Est, constituent un potentiel pour

une nature sauvage en devenir, à condition de respecter certains critères comme la superficie minimale, l'absence de fragmentation et d'interventions humaines.

L'objectif de ce projet téméraire, adopté au niveau fédéral en 2007 et actualisé en 2015, est d'atteindre 2 % du pays en aires sauvages d'ici 2020 où la nature peut se développer selon ses propres lois. Dans certains Länder, l'objectif envisagé est 5 % des forêts, voire 10 % des forêts publiques. Le taux actuel d'utilisation du territoire allemand est partagé entre l'agriculture (52 %), les forêts (32 %) et les zones urbaines et voies de communication (14 %). Les 2 % attribués à la nature sauvage sont considérés comme possible. A l'image des zones centrales de parcs nationaux, les aires sauvages doivent comporter une zone centrale de 3 000 ha minimum. Cette surface peut baisser à 500 ha pour des tourbières ou des forêts alluviales.

Le guide présente les avantages de laisser évoluer librement la nature. Les aires sauvages favorisent un contact actif et émotionnel avec la nature, positif pour la santé, fortifiant le système immunitaire et la résistance au stress. Ces lieux sont également riches d'enseignements sur les lois de la nature. L'homme est toujours le bienvenu dans un milieu aussi fascinant mais il doit se comporter ici comme dans une cathédrale. Dans ce cas, les paroles de l'éthologiste Konrad Lorenz « On aime uniquement ce qu'on connaît bien et on protège seulement ce qu'on aime » sont d'une grande actualité. Dans ces endroits, la nature non apprivoisée comme les rivières sauvages, les vieux arbres géants et certaines espèces animales et végétales peuvent être admirées. Dans le monde entier, les espaces sauvages sont des points d'attraction touristique, d'excursions et de vacances. Les aires sauvages assurent la conservation d'associations animales et végétales spécifiques. Les grandes étendues sauvages permettent à tous les stades et les phases de développement des écosystèmes d'exister. Dans les forêts, la quantité de bois mort dans les phases de vieillissement et de sénescence est à l'origine de nouvelles formes de vie. Les arbres sont capables de vivre selon un cycle multiséculaire et d'assurer sur leur tronc, notamment la rugosité de l'écorce, une abondance de niches pour les insectes, les lichens, les champignons et les mousses. L'évolution se réalise à cause de l'hétérogénéité des situations, de la concurrence intra et interspécifique et de la dynamique. Les structures naturelles sont plus stables et plus résistantes aux changements clima-

tiques. Le guide insiste sur la nécessité de relier ces aires sauvages en réseau, pour la survie de certaines espèces. Dans ce réseau, les grandes aires sauvages peuvent être reliées par l'intermédiaire de petits îlots sauvages qui évitent l'isolement de ces aires. De tels réseaux peuvent dépasser les limites des Länder. Le guide insiste sur le fait que le réseau des sites Natura 2000 peut jouer un rôle en faveur des aires sauvages. Ces aires sauvages peuvent également jouer un rôle pour les grands prédateurs (ours, loup, lynx) ainsi que les mégaherbivores comme l'élan ou le bison. Les aléas climatiques (tempêtes, avalanches, inondations, sécheresses) jugés indésirables dans les zones cultivées sont les bienvenues dans les aires sauvages car ils sont un moteur de la dynamique évolutive et jouent un rôle vital pour la diversité biologique. Dans les aires sauvages, la pêche et la chasse sont interdites. En cas de présence d'espèces exotiques envahissantes, des mesures peuvent être adoptées pour les limiter uniquement en zone tampon mais pas en zone centrale où toutes les interventions sont interdites.

A ce jour, l'Allemagne n'a atteint que 0,6 % en aire sauvage sur les 2 % visé. Selon un sondage réalisé en 2013, 66 % des personnes interrogées préfèrent la nature sauvage. Le guide rappelle que le plus vieux parc national de la forêt de Bavière, créé en 1970, abrite 7 300 espèces (en réalité ce serait près de 14 000) alors que le parc ne représente que 0,07 % de la surface du pays. L'entrée des parcs nationaux et des aires sauvages est gratuite. Ces espaces naturels

accueillent 53 millions de visiteurs annuellement ce qui génère un chiffre d'affaires de 2,8 milliards d'Euros (ce qui représente près de 85 000 emplois). Le guide rappelle qu'en forêt le cycle naturel des arbres est beaucoup plus long que l'âge auquel ces derniers sont coupés dans les forêts de production.

Vouloir atteindre d'ici 2020 l'objectif de 2 % alors que la situation actuelle est de 0,6 % sera compliqué, surtout dans un pays dominé par les paysages cultivés. Mais la prise en compte des hautes montagnes, des lacs, des rivières et des zones marines a élargi considérablement les possibilités d'atteindre les 2 %. L'objectif à atteindre pour les forêts est de 5 % en libre évolution, soit 550 000 ha. Mais le dernier inventaire forestier (BWI-3/2014) a inventorié 21 massifs forestiers comme ayant un fort potentiel pour être classé en aire sauvage. De plus le NABU a proposé de prendre comme futures forêts sauvages, des surfaces de 100 ha minimum. Actuellement les forêts laissées en libre évolution en Allemagne possèdent divers statut comme les Bannwälder ou Naturwaldreservate (réserves forestières strictes), les Urwälder (reliques de forêts multi séculaires), les Naturwälder (forêt naturelle), les Naturschutzgebiete (réserves naturelles). La superficie de ces forêts est très variable et la majorité d'entre elles sont peu étendues. Dans le Bade-Wurtemberg, il y a 109 Bannwälder pour une surface de 6 800 ha. ■

Stelian Radu

En direct
du front

Le paradoxe de la *wilderness*

Par définition une aire de *wilderness* est une terre en libre évolution. Toutefois si vous visitez certaines zones, vous verrez que ce n'est pas toujours le cas. Vous pourrez y voir des animaux domestiques pâturer et constater que les grands carnivores y sont absents.

La situation en Europe

Il existe déjà en Europe des aires qui ont un bon potentiel pour être considérées comme des aires de *wilderness*. Malgré plusieurs siècles de développement urbain et de destructions humaines, la *wilderness* survit dans de nombreux endroits. Cependant, la *wilderness* européenne disparaît devant nos yeux. En effet il manque souvent un attribut aux zones déjà protégées : l'absence d'activité extractive. Cela se produit dans toute l'Europe. Des gestionnaires, des propriétaires, des politiciens et même des responsables d'aires protégées utilisent un argument choquant, à savoir qu'une gestion active est nécessaire pour prévenir les impacts négatifs des perturbations naturelles. Par exemple,



↑ Réserve intégrale dans le Parc national de Poloniny en Slovaquie

en Slovaquie on utilise des coupes sanitaires pour exploiter les forêts de montagnes dans plusieurs parcs nationaux, qui ont un bon potentiel de *wilderness*. En Estonie, on exploite les forêts de pins, soi-disant pour restaurer des tourbières.

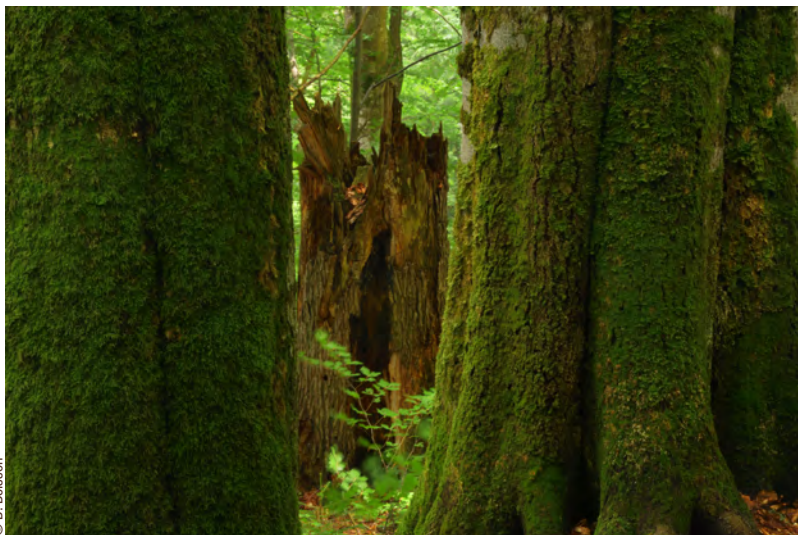
La situation aux États-Unis

Le réseau américain d'aires de *wilderness* est le plus grand au monde et le mieux géré. Ce réseau inclut des terres fédérales désignées en tant qu'aires de *wilderness*, sous la responsabilité de quatre agences >>>

fédérales : le Service des parcs nationaux, le Service forestier américain, le Service des poissons et de la faune sauvage américain et le Bureau de la gestion des terres fédérales. Chaque agence a sa propre approche pour mettre en oeuvre la législation sur la *wilderness*.

Le *Wilderness Act* définit le terme *wilderness* comme « une aire où la terre et les communautés vivantes ne sont pas dérangées par l'homme, où l'homme est un visiteur de passage. » C'est « une aire de terre fédérale conservant son caractère primitif, sans activités humaines ou habitations. L'objectif de gestion de ces aires est de préserver ses conditions naturelles ».

Il y a aujourd'hui environ 800 aires de *wilderness*, couvrant 44 163 205 ha, soit 4,5 % du territoire des Etats-Unis. La réalité est que les activités industrielles polluantes menacent l'existence de cet extraordinaire réseau.



© B. Boisson

L'organisation *Wilderness Watch*, créée en 1989, a pour but de minimiser les menaces qui pèsent sur les aires de *wilderness*. Cette ONG veille au respect des règles de gestion appliquées sur ces aires, spécialement quand il n'y a aucun contrôle assuré par les quatre agences fédérales.

Le paradoxe de la *wilderness* à l'échelle globale

L'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (UICN), les réseaux de l'UNESCO des Réserves de Biosphère et des Sites du patrimoine mondial sont des outils qui peuvent permettre de protéger la *wilderness*, au travers de catégories spécifiques (la Réserve naturelle stricte et l'Aire de *wilderness*) ou via un zonage (aires centrales des Réserves de Biosphère et des Sites du patrimoine mondial). Cependant, toutes les aires protégées sous les catégories UICN la et lb ne remplissent pas les objectifs et les conditions relatives à celles-ci. Seul un nombre limité d'aires protégées par l'UNESCO possède une aire centrale correspondant au Standard de qualité de la *wilderness*. La moitié des Sites du patrimoine mondial est menacée par des activités industrielles polluantes ou destructrices (exploitations minières, exploration pour le gaz ou le pétrole, exploitation forestière). Ainsi les réseaux internationaux ne sont pas capables d'assurer un cadre sûr pour la protection de la *wilderness*.

← Vieille forêt dans le Maramures (Roumanie)

Outils pour minimiser le paradoxe de la *wilderness*

La solution pour atténuer ce paradoxe est de créer un système de contrôle indépendant qui veille au suivi continu et assure un audit des aires de *wilderness*. Les Etats-Unis ont développé des mécanismes de contrôle après plusieurs décennies d'expériences pour la mise en oeuvre du *Wilderness Act*. Ce mécanisme est d'autant plus important que les quatre agences fédérales chargées du suivi des aires de *wilderness* ont des conceptions différentes, notamment en ce qui concerne par exemple l'entretien des sentiers ou les usages autorisés. L'ONG *Wilderness Watch* attire l'attention sur les dérives de certaines mesures qui menacent la qualité de la *wilderness*.

En Europe, plus de 200 experts se sont entendus sur la définition de la *wilderness* selon les contextes locaux et les lois en vigueur. En réponse à cela, la Société Européenne de la *Wilderness* a mis en place un système d'audit et des normes de qualité pour la *wilderness* européenne qu'elle met en place dans divers pays européens. ■

Vlado Vancura
Société Européenne de la *Wilderness*

Comment en est-on arrivé là ?



© B. Boisson

Comment est-on passé de la multifonctionnalité des forêts à la fonction économique qui prime sur tout le reste ? Il y a d'abord eu le Grenelle de l'environnement (une Berezina pour la forêt) avec le fameux slogan schizophrénique « produire plus de bois tout en préservant mieux la biodiversité forestière, dans une démarche territoriale concertée et dans le respect de la gestion multifonctionnelle des forêts ». Seul le « produire plus de bois » a été appliqué à la lettre, sur la base de chiffres d'accroissements annuels de la forêt française fantaisiste, surestimés de 20 % ! Tout ce qui se passe en forêt publique a été clairement annoncé dans un document de l'ONF de 2010¹. On y trouve les vieux concepts productivistes repeints à la bonne couleur comme la croissance verte ou la décapitalisation raisonnée. On y avoue que le produire plus signifiera plus de routes en montagne et évidemment une baisse de l'âge d'exploitabilité. Mais c'est pour le bien de tous puisque cela permet de rajeunir des forêts vieillissantes et dangereuses... N'allez surtout pas croire qu'on exploitera partout, puisqu'il y aura 1 % dédié à l'écologie (îlots de sénescence et réserves intégrales) contre 99 % à l'économie, un choix vraiment équitable. Si l'on veut vraiment savoir à quelle sauce les forêts françaises vont être mangées, il faut lire le programme national de la forêt et du bois 2016-2026 (PNFB). Le premier objectif « Créer de la valeur dans le cadre de la croissance verte, en gérant durablement la ressource >>>

*«IF» comme l'arbre en grande partie éliminé des forêts françaises à la suite des exploitations sylvicoles

disponible en France, pour la transition bas carbone », est un modèle de novlangue où il faut comprendre que couper plus de bois est une nécessité écologique. L'esprit de ce programme est résumé dans l'objectif « Développer des synergies entre forêt et industrie », avec un sous-objectif « Adapter les sylvicultures pour mieux répondre aux besoins des marchés ». On ne peut être plus clair sur la vision purement industrielle de la forêt. Nul doute que les « marchés » voient la forêt plutôt comme un champ d'arbres calibrés exploités par des machines que comme un écosystème fragile qui mérite une gestion proche de la nature. La sylviculture qui répond aux besoins des marchés est qualifiée de « dynamique » (terme qui fait jeune et moderne), qu'il faut traduire par intensive en prélèvements. Comme me l'a dit récemment un forestier public : « on tape pour faire du m³ ». Ce constat figurait clairement dans les slogans lors des manifestations des forestiers de l'ONF de fin 2017 à Paris et de mai 2018 dans plusieurs villes françaises. Ce programme est tellement tourné vers l'économie qu'il a fait l'objet d'une critique de l'Autorité environnementale (Ae)². Concernant l'environnement, l'Ae « relève l'absence d'objectifs techniques concrets dans ce domaine, à tout le moins d'actions identifiées en ce sens ». L'Ae recommande aux auteurs du PNFB « de présenter les justifications environnementales du projet retenu », « de préciser la méthodologie suivie pour caractériser l'intensité des impacts positifs et négatifs au niveau des actions, et de caractériser les impacts des plantations de résineux et de peupliers préconisées » et enfin « de préciser le



© R. Weissenbacher

↑ Plus que jamais la forêt doit s'adapter aux machines et malheureusement pas l'inverse

cadre donné aux PRFB³, notamment pour ce qui est des mesures en faveur de la biodiversité associées, et de l'argumentaire du ciblage des forêts où effectuer des prélèvements de bois supplémentaires ». On l'aura compris, l'Ae ne peut que constater l'absence totale de prise en compte d'un quelconque souci de la nature dans ce programme purement économique. Les productivistes ont bien travaillé et leur piège se referme sur les espoirs des opposants au modèle industriel de la forêt. Ainsi selon une étude de l'INRA⁴, exploiter plus la forêt permettrait de mieux lutter contre le réchauffement climatique. Ce genre d'approche ne prend en compte aucune considération écologique globale sur l'état des forêts surexploitées mais envisage seulement la réduction des énergies fossiles au profit du bois. Les termes sont trompeurs et la cause climatique devient un cheval de Troie pour des politiques qui occultent les problèmes d'environnement⁵. Il y a bien

sûr des réactions citoyennes un peu partout en France pour s'opposer à cette vision productiviste anti écologique des forêts. C'est pour les contrer que le Ministère de l'agriculture vient de publier un plan de communication qui a fait grand bruit⁶. Son but a le mérite d'être clair : « l'objectif de communication du ministère doit être de prévenir les risques de protestation du public contre l'exploitation des forêts ». Ce rapport témoigne de l'arrogance des grands corps d'Etat qui considèrent que si les gens protestent c'est parce qu'ils n'ont rien compris aux vertus de l'exploitation industrielle des forêts. C'est évidemment tout le contraire, les gens qui résistent à l'exploitation agronomique des forêts (coupes rases, plantations, cloisonnements, abat-teuses, dessouchages, enrésinements, etc.) savent très bien pourquoi ils le font ! ■

Jean-Claude Génot

¹ ONF. 2010. *La gestion durable des forêts publiques en forêt domaniale*. Rapport. 26 p.

² Conseil général de l'environnement et du développement durable. 2016. *Avis délibéré de l'Autorité environnementale sur le programme national de la forêt et du bois 2016-2026*. Rapport. 31 p.

³ Programmes Régionaux de la Forêt et du Bois (déclinaisons régionales du PNFB)

⁴ LE HIR P. 2017. *Faut-il exploiter davantage la forêt pour lutter contre le réchauffement climatique ?* Le Monde 28 juin 2017

⁵ SAINTENY G. 2015. *Le climat qui cache la forêt. Comment la question climatique occulte les problèmes d'environnement*. Editions rue de l'échiquier. 267 p.

⁶ Bardon E et Deraix C. 2017. *Plan de communication pour le secteur de la forêt et du bois*. Ministère de l'agriculture et de l'alimentation. CGAAER. Rapport n°17050. 27 p.

J'ai fait
un rêve...

Vers un redéploiement des friches et des forêts de l'Argoat ou l'opportunité d'un retour spontané d'une nature sauvage en Bretagne

Peu de territoires peuvent s'enorgueillir d'avoir pu conserver au cours des temps historiques quelques fragments de nature véritablement sauvage. C'est le cas de la Bretagne où, du fait d'un passé géologique pour le moins chaotique, une part non négligeable des côtes armoricaines ont été soustraites aux transformations écosystémiques qui ont accompagné d'ordinaire la sédentarisation des populations humaines. Ainsi, malgré l'urbanisation de nombreuses baies et corniches témoignant du tropisme local pour les horizons maritimes, malgré les expériences de poldérisation et le réaménagement des estuaires pour répondre aux exigences économiques d'un pays tourné vers la mer et malgré l'extraction des granulats et l'enrichissement artificiel des eaux en fertilisants divers, l'*Ar mor* – le pays littoral en breton – est resté, par endroits du moins, une terre où les forçages anthropiques n'ont qu'un rôle de second plan. Les vols sonores des craves et des grands corbeaux des à-pics de Cornouaille, les colonies composites de fulmars, de fous, de sternes et d'alcidés divers des archipels du Trégor ou les falaises garnies de landes bigarrées du Goëlo sont quelques-uns des héritages légués par les sociétés qui nous ont précédés et qui symbolisent ce tiers-paysage-sauvage encore préservé localement. >>>

↓ Boisements spontanés de Kério,
Tréguidel (22)



Mais aussi puissants soient-ils, ces symboles ne peuvent à eux-seuls compenser le déficit de nature que l'on constate lorsque le regard se porte de l'autre côté des falaises. Longtemps resté une terre éloignée des volontés productivistes si dommageables à l'expression spontanée du vivant, l'Argoat – le pays boisé intérieur – est paradoxalement devenu, en l'espace d'une génération, un pays dépossédé de sa naturalité. Par le passé, les landes secondaires oligotrophes gérées de manière extensive et le (très) dense réseau bocager offraient aux espèces animales et végétales les moins anthropophiles des espaces suffisamment oubliés pour que se maintiennent des communautés écologiques dynamiques, diversifiées et hautement originales. La Bretagne fut ainsi l'un des derniers bastions du loup en France (1906), ainsi qu'en témoigne une riche toponymie et les nombreux récits des jeunes aristocrates britanniques du XIX^{ème} siècle en quête d'aventures et de chasse lupine. Comme on le sait, ces espaces ont aujourd'hui largement disparu au profit d'agrosystèmes hyper-spécialisés, peu compatibles avec le maintien des flux de gènes et d'espèces indispensables au fonctionnement des écosystèmes (sub)naturels. Il n'est pas uniquement question ici – soulignons-le – de biodiversité. Car même si, à l'image des tendances observées à l'échelle mondiale, le tissu vivant s'effrite globalement, la frange remarquable de la diversité biologique armoricaine a pu, en partie du moins, être préservée. Les naturalistes bretons, accompagnés par nombre de citoyens et de décideurs sensibles aux questions environnementales, ont su ménager quelques poches de nature encore

favorables aux habitats les plus riches et aux espèces les plus rares. Les discrètes hyménophylles, la loutre, l'aloë ou l'étonnante mulette perlière, les rossolis amatrices de chitine ou le singulier azuré des mouillères se rencontrent encore çà et là dans les chaos granitiques, les libres rivières et les vastes tourbières des collines arrosées du centre-Bretagne.

Mais pour nombre d'amoureux de la nature ces poches sont trop rares, trop dispersées et trop dépendantes des interventions humaines. Ce qui manque à mon pays – c'est un sentiment personnel mais, je le crois aussi, partagé – ce sont des arbres. De gros arbres. Vivants et morts, debout et pourrissant sur le sol des sylves. Des communautés d'arbres évoluant sur de vastes espaces contigus et favorisant la diversité biologique, aujourd'hui rarissime, des stades écosystémiques les plus matures. En un mot, des forêts. Et parmi elles, des forêts en déshérence, libres et sans interventions. Car il ne s'agit pas d'une simple lubie de naturaliste souhaitant se ménager un musée pour conserver quelques pièces de collection. Hainard résumait ainsi cette idée d'une modernité saisissante : « Toujours plus comprimé, le besoin de nature devient plus conscient et plus exigeant. Les bergeries de Marie-Antoinette suffisaient, comme antidote, aux aimables artifices des salons. À notre civilisation mécanique, il faut des forêts vierges et des ours ».

Voilà le rêve : saisir l'opportunité qui s'offre à nous aujourd'hui, en Bretagne comme ailleurs, pour refaire une place à la nature sauvage. Car, du fait des trans-

formations sociétales, l'usage des terres évolue et des surfaces agricoles considérables sont abandonnées¹, permettant l'émergence spontanée de boisements d'un genre nouveau. Des peuplements composites de chênes, de charmes et de frênes installés sur les banquettes alluviales des petits rus et dont les sous-bois étonnamment riches laissent entrevoir de prometteuses perspectives pour la conservation de la biodiversité forestière. Mais aussi de jeunes saulaies, d'apparence très homogène et paucispécifique mais dont le dynamisme préfigure une esthétique de la nature aujourd'hui presque oubliée. Celle qui, en lieu et place du remarquable et de la pensée du sauvage (celle qui analyse et hiérarchise), nous offre une nature débordante et un espace pour adopter une pensée sauvage (celle qui est, sans autre forme d'intellectualisation), valorisant la spontanéité des processus et la nature changeante du vivant. Combinés, ces deux réponses à la dé-domestication des agrosystèmes – celle de la diversité résiliente et celle de la diversité qui s'invente – permettront peut-être aux castors finistériens de sortir de leurs réserves, aux rares cigognes noires de s'implanter localement et aux loups de revenir avec plus de sérénité. Partout des voix s'élèvent et des projets fleurissent en ce sens. La Bretagne en sera, souhaitons-le. ■

Loïs Morel

¹ En Bretagne, près de 3 000 ha de terres agricoles sont abandonnées chaque année, ce qui en 30 ans a conduit à une extension des surfaces forestières de 132 000 ha (IGN, 2017 : Etude la ressource forestière des disponibilités en bois en Bretagne à l'horizon 2035).

Les forêts pluviales de Colombie Britannique

.....



« Forêt pluviale » évoque généralement les forêts tropicales, mais il en existe aussi sous climat océanique tempéré, notamment sur la côte pacifique de l'Amérique du Nord. Ces forêts de conifères, peuplées d'arbres géants, sont le biotope ayant la plus forte biomasse par hectare de la planète. Nous partons à leur découverte en Colombie Britannique, sur l'île de Vancouver.

Après une traversée en ferry, nous longeons la côte sud-est de l'île, peu arrosée et assez peuplée. On y observe même des vignobles et des exploitations agricoles. Dès que l'on pénètre dans les terres, la forêt devient omniprésente. De nombreux peuplements ont été exploités et sont assez jeunes, mais peu avant Port Alberni se trouve une des forêts les plus remarquables. Les 301 ha de Cathedral cove constituent le petit Parc provincial de Mac Millan, à l'extrémité du lac >>>

← Epiphytes dans la forêt pluviale du
Parc national Pacific Rim

Cameron. Le sol frais convient parfaitement au thuya géant (*Thuja plicata*), qui dépasse 60 m de haut et 3 m de diamètre. Le plus vieux atteignait 4,5 m de diamètre et dominait la forêt du haut de ses 71 m et 700 printemps, avant d'être incendié il y a 40 ans par des vandales. Avec un peu moins de 2 000 mm/an de précipitations, on se situe à la limite de la forêt pluviale, et des incendies peuvent encore survenir. Les frondes de *Woodwardia fimbriata* couvrent le sol, entre les troncs en décomposition. Dans les trouées causées par la chute d'un gros arbre, « la massue du diable » (*Oplopanax horridum*) étale ses feuilles hérissées d'épines. Des douglas (*Pseudotsuga menziesii*) majestueux de 800 ans et 3 m de diamètre accompagnent les thuyas. On peine à reconnaître cette essence si souvent plantée en mornes rangs en Europe, et on réalise que nos plus « vieux » et « gros » douglas ne sont que des jeunes pousses. Le grand pic (*Dryocopus pileatus*), caractéristique des peuplements matures, montre son bec. Le retour à la voiture est trop rapide.

Après plusieurs heures de route vers l'ouest, à travers des paysages très sauvages, l'océan est en vue. On entre dans la « zone des brumes », pays de la forêt pluviale. Ici s'étend sur 511 km² le Parc national de Pacific Rim. Des sentiers

en caillebotis permettent au plus grand nombre de découvrir plusieurs secteurs préservés de vieilles forêts. La végétation frappe par son gigantisme et sa luxuriance, et on peinerait à se déplacer hors sentier. Au sol, de nombreux arbustes dont le salal (*Gaultheria shallon*) aux feuilles persistantes, et plusieurs espèces de myrtilles et d'airelles. La canopée est très ouverte, la structure du peuplement complexe et pluristratifiée, les épiphytes omniprésentes. Fougères et plantes du sous-bois colonisent le moindre tronc, vivant ou mort. Parfois, un jeune arbre germe dans une fissure d'un vieux tronc ou sur une chandelle. Au sol, les fougères sont abondantes, notamment le blechné en épis (*Blechnum spicant*), connu de nos forêts sous climat arrosé, mais aussi le petit cornouiller du Canada (*Cornus canadensis*), et un maianthème cousin de notre faux muguet (*Maianthemum latifolium*). Par endroit, des sphaignes couvrent le sol, profitant de l'humidité ambiante. Les précipitations dépassent 3 200 mm/an, les tempêtes se succèdent de l'automne au printemps, et même en été, les brumes marines sont fréquentes. Ici, pas de douglas mais la pruche de l'Ouest (*Tsuga heterophylla*), l'épinette de Sitka (*Picea sitchensis*) et le thuya géant. Les arbres dominants dépassent 60 m. Le plus haut de l'île de Vancouver, une



↑ De la dune à la forêt pluviale dans le Parc national Pacific Rim

épinette du Parc provincial voisin de Carmanah Walbran, âgée de 500 à 700 ans, mesure 92 m. La surface terrière dépasse 90 m²/ha, avec un record de 250 m²/ha mesuré dans les montagnes. Le bois mort représente plus de la moitié de la biomasse totale, avec fréquemment 200 à 250 m³/ha de chandelles, et surtout beaucoup de bois au sol. Il est parfois difficile de trouver des portions de sol qui ne soient pas un tronc au stade final de

décomposition. La croissance des arbres est lente (quelques millimètres par an en diamètre), et il faut des siècles au peuplement pour atteindre la maturité. Le vent rythme le cycle sylvigénétique, faisant s'effondrer un gros arbre, brisant une cime, occasionnant plus rarement des trouées plus importantes. Une chandelle porte les trous carrés du grand pic. La lumière rasante de cette fin d'après-midi, filtrant à travers les mousses et >>>

lichens qui drapent les branches, apporte encore une touche de mystère au lieu. Un grand corbeau (*Corvus corax*) se pose sur une branche, tandis que le geai de Steller (*Cyanocitta stelleri*) fait entendre son cri, aussi retentissant que son cousin Européen, qui se mêle au bruit du ressac.

Il n'y a pas d'agriculture dans l'intérieur de l'île de Vancouver et sur sa côte occidentale : pas de concurrence pour la forêt et la faune sauvage, ni d'algues vertes sur les plages. La forêt s'étend jusqu'au bord de l'océan. A mesure que l'on s'approche de la plage, les arbres se font plus trapus, puis prostrés. Seules les épinettes résistent au vent, formant des fourrés denses. Sur les dunes mobiles, la végétation est rase : raisin d'ours (*Arctostaphylos uva-ursi*), seigle de mer (*Leymus mollis*), ou encore les belles ombelles jaunes de l'abronie (*Abronia latifolia*). Les arbres s'accrochent jusque sur les ilots rocheux, notamment le pin tordu (*Pinus contorta*), et les anfractuosités sont colonisées par une foule de petites plantes : plantain maritime (*Plantago maritima subsp. juncooides*), potentille faux-fraisier (*Potentilla villosa*), fétuque de Roemer (*Festuca idahoensis subsp. roemerii*)... Les accumulations de bois flotté sont impressionnantes. Les chances de voir le loup de Vancouver (*Canis lupus subsp.*



© B. Renaux

↑ Rencontre avec un grizzli sur une plage de Thompson Sound (Forêt du Grand Ours)

nubilus) sont bonnes sur ces étendues dégagées. « Vous êtes au pays du loup », indique un panneau rappelant les règles de bonne conduite aux promeneurs et surfeurs : tenir ses animaux en laisse afin qu'ils ne constituent pas une proie, ne pas laisser trainer de nourriture, comment se comporter en cas de rencontre pour que les animaux gardent la crainte de l'Homme. La relation au sauvage est bien différente de la nôtre, et la place des grands prédateurs assumée. En plus du loup, les forêts sont habitées par de belles populations d'ours noir et par le très discret cougour (*Puma concolor*).

C'est en kayak que l'on accède le mieux aux merveilles de la côte Pacifique. Notre

guide, Aleina, nous mène à leur découverte pendant quatre jours. Sous les flots se cache une autre forêt, dont on ne voit que la canopée flottant à la surface. Elle est constituée de kelp, ces algues géantes pouvant atteindre 50 m pour l'espèce la plus grande (*Macrocystis pyrifera*). Il s'agit, comme les forêts situées sur la côte, d'un des écosystèmes les plus productifs du globe. Il héberge de nombreuses espèces, dont l'emblématique loutre de mer (*Enhydra lutris*), espèce en danger qui a quasiment été exterminée pour sa fourrure. Nous n'avons pas la chance de voir un de ces merveilleux animaux sociaux, mais observons le phoque commun (*Phoca vitulina*), le marsouin commun (*Phocoena phocoena*), le

pygargue à tête blanche (*Haliaeetus leucocephalus*), de nombreux oiseaux de mer et une baleine à bosse (*Megaptera novaeangliae*).

Les haltes et bivouacs sont l'occasion d'explorer les terres. Si les pentes du Lone cone portent les stigmates d'une exploitation datant des années 1980, la plupart des îles, comme Flores, abritent encore des vieilles forêts. Ici, nature sauvage et culture ne sont pas antagonistes. Nous observons des traces de prélèvement de lanières d'écorce sur plusieurs thujas. Cette pratique des peuples autochtones (ici les Nuu-chah-nulth), qui cause rarement la mort de l'arbre, offre une matière première utilisée pour le tissage de nombreux petits objets : cordages, filets, paniers, vêtements, chapeaux, etc. Le bois, rarement abattu vif mais généralement issu d'arbres morts, servait à confectionner totems, charpentes, boîtes en bois plié à la vapeur, canoës creusés. Cet arbre est considéré comme la pierre angulaire de la culture des premières nations de la côte nord-ouest d'Amérique du Nord. On assiste aujourd'hui à un renouveau culturel et l'écorce de thuya est de nouveau tressée. Au détour d'un chemin, nous tombons sur la crotte fraîche d'un ours noir, qui a visiblement fait un festin de baies rouges de salal. >>>

L'île de Vargas, que nous atteignons le lendemain après plusieurs heures de pagaie dans la houle et les brumes du Pacifique, est complètement plate. Elle abrite en son centre une immense tourbière. Dans les zones les plus humides, des thuyas rabougris se joignent aux pins tordus, et la végétation est touffue. De grandes laïches, les feuilles luisantes du chou puant (*Lysichiton americanus*) et de délicates gentianes bleues occupent le bord des mares. Nous y observons une grenouille à pattes rouges (*Rana aurora*). Le centre de la tourbière n'est plus alimenté que par les eaux de pluie, très pauvres en minéraux. La végétation est éparse, avec des buttes de sphaignes rouges couvertes de drosera à feuilles rondes (*Drosera rotundifolia*) et de rares pins rabougris. La flore est diversifiée : thé du Labrador (*Ledum groenlandicum*), consommé par les premières nations en infusion, laurier des Marais (*Kalmia microphylla*), camarine noire (*Empetrum nigrum*), andromède (*Andromeda polifolia*), frêles orchidées des marais... Le sentier boueux se perd rapidement, et l'atmosphère est prenante, dans la brume tenace. Ici, pas d'ours, mais des loups, observés par notre voisin de campement la nuit précédente. Nous ne verrons pas notre visiteur nocturne, mais sa présence imprègne les lieux... Comme aux

États-Unis, la nature peut s'appréhender à plusieurs niveaux. Depuis de confortables sentiers d'interprétation, munis de panneaux d'explication et accessibles aux personnes à mobilité réduite et poussettes, jusqu'à la *wilderness* dans laquelle le visiteur est responsable de lui-même, ou invité à prendre un guide. Partir en randonnée à pied ou en kayak pour plusieurs jours, prendre un bain de nature sauvage, fait partie intégrante de la culture canadienne.

De retour à Tofino, nous filons vers Alert Bay, tout au nord de l'île de Vancouver, petit village habité par les 'Namgis, que nous atteignons après une grosse journée de voiture et une courte traversée en ferry. La visite du musée de la communauté permet de prendre la mesure de l'importance de la nature dans leur culture. Ours, orques, pygargues, corbeaux, loups, sont représentés sur les totems, au côté des ancêtres. D'autres créatures mythologiques comme les Bakwas peuplent la forêt. Une bannière clame l'opposition des habitants et petits pêcheurs aux fermes salmonicoles en pleine mer. En propageant des maladies et en polluant les eaux, elles sont néfastes aux saumons sauvages, ressource renouvelable qui fait vivre six fois plus de personnes et génère beaucoup plus de reve-

nus. Aucun doute, miser sur le sauvage est beaucoup plus « rentable »...

Le lendemain, nous retrouvons K'odi, notre guide, marin pêcheur et membre de la première nation Kwakwaka'wakw, comme les 'Namgis. Sous une pluie battante, nous quittons l'île de Vancouver par le détroit de Johnstone pour rejoindre la côte du continent, à la rencontre des grizzlis (*Ursus arctos subsp. horribilis*) et des orques (*Orcinus orca*), ici en densité inégale. Ils ont un point commun : celui de dépendre directement d'une des cinq espèces de saumons et des différentes

espèces de truites, qui viennent frayer dans les rivières côtières. Les meutes de loup de la côte, mais aussi l'ours noir, de très nombreux mammifères marins, et le pygargue en font de même. Même la forêt en dépend, fertilisée par les déjections des ours et les restes de saumons à peine consommés. « Tout est un » disent les Salish du sud de l'île de Vancouver...

Durant la journée, nous voyons une douzaine de baleines à bosse, quelques baleines de Minke (*Balaenoptera acutorostrata*), une colonie de lions de mer de Steller (*Eumetopias jubatus*), des >>>

↓ Colonie de Lion de mer de Steller, vers le détroit de Johnstone



marsoins de Dall (*Phocoenoides dalli*) et commun, des phoques communs. Le long de la côte, aux pentes boisées se perdant dans les brumes, nous observons un cerf à queue noire (*Odocoileus hemionus*), une femelle d'ours noir avec un petit, un autre ours noir en quête de fruits de mer cachés sous les rochers. K'odi nous mène jusqu'au fond du Thompson Sound à la rencontre des grizzlis, qui ces jours-ci pêchent le saumon au bord d'une large rivière. Celle-ci est en crue : impossible de traverser, et nous devons rebrousser chemin. De retour sur la plage où nous avons laissé le bateau, K'odi nous fait signe : un grizzli s'avance nonchalamment vers la forêt, à 50 m. Il fini par tourner la tête vers nous et les regards se croisent. L'émotion est intense. Il regagne peu à peu sa forêt, mais nous laisse un sentiment de paix profonde et de majesté. Venant d'Europe de l'Ouest, où une grande partie de la grande faune, marine comme terrestre, a été éliminée, la facilité avec laquelle nous avons rencontré une telle diversité de grands mammifères est déconcertante. Mais l'émotion dépasse le seul compte du nombre d'espèces observés. La fonctionnalité des écosystèmes observés, les liens complexes entre espèces. Et plus encore, l'esprit du lieu.

Nous sommes ici dans ce qu'on appelle la forêt du Grand Ours, qui couvre 64 000 km² jusqu'à l'Alaska, sur la partie nord de la chaîne des Cascades. Il s'agit de la plus grande forêt pluviale tempérée côtière au monde, encore en partie primaire. Elle tire son nom de l'ours esprit ou Kermode (*Ursus americanus subsp. kermodei*), sous-espèce d'ours noir caractérisée par son pelage blanc, qui ne compte que quelques centaines d'individus. Les « amérindiens » le tiennent pour magique, et ont longtemps tenu son existence secrète afin qu'il ne soit pas chassé. Dans cette partie de la forêt, les coupes à blanc ont été nombreuses, et l'exploitation menée par de grandes multinationales peu précautionneuse. Nous repartons à la rencontre d'autres grizzlis, et le bateau est un temps escorté par des dauphins du Pacifique à flanc blanc (*Lagenorhynchus obliquidens*).

Au vu de leur complexité, du temps qu'elles mettent à atteindre la maturité, de leur richesse biologique et de leur importance culturelle, il est aujourd'hui crucial de protéger les dernières vieilles forêts pluviales. En 1998, on estimait qu'il restait 27 % de vieilles forêts en Colombie Britannique, surtout dans des écosystèmes à faible productivité. Selon le Sierra Club, 30 % de ces peuplements

restants ont encore été exploités entre 1990 et 2015. Devant la mobilisation des premières nations et des écologistes, un accord a été signé en 2016 pour protéger la moitié de la forêt du Grand Ours. 85 % du territoire, dont de vastes surfaces primaires, seront désormais exclues de toute exploitation. Le reste sera géré localement, avec des principes de gestion durable. Mais une nouvelle menace se profile, avec un projet d'oléoduc pour acheminer les sables bitumineux de l'Alberta vers un nouveau port pétrolier...

La protection de la nature sauvage n'est pas seulement un enjeu éthique. La plupart des touristes viennent en Colombie Britannique pour sa nature préservée et sa faune abondante, facile à observer, la beauté de ses forêts et de ses plages sauvages. De très nombreux guides offrent leurs services pour voir la faune (baleines, orques, ours...), pêcher, pratiquer le surf ou le kayak. Ce tourisme génère annuellement 1,4 milliard de dollars canadiens. Aujourd'hui, pour protéger les vieilles forêts, promouvoir une façon plus durable d'exploiter les forêts secondaires, ou faire cesser la salmoniculture en pleine mer, ce ne sont pas seulement les écologistes qui font front, mais aussi les premières nations, trop longtemps spoliées de leurs droits, des habitants, pêcheurs

et professionnels du tourisme, conscients du patrimoine dont ils ont la responsabilité, et qui est leur « gagne pain ».

Tout cela est loin de l'Europe et tellement différent. Et pourtant... En France aussi le saumon représentait autrefois une économie florissante, et les initiatives ne manquent pas pour qu'il retrouve sa place, dans des rivières plus sauvages. Ici et là, on s'attache à préserver les dernières vieilles forêts de montagne, à constituer un réseau de forêts en libre évolution, à promouvoir une sylviculture plus proche de la nature dans les forêts exploitées, également plus viable économiquement pour le propriétaire. Les grands prédateurs tentent de faire leur retour, tandis que certains essaient de conserver l'ours dans les Pyrénées. Mais la question n'est assurément pas que d'ordre économique. Pour pouvoir faire une place à la nature sauvage dans nos paysages, ne faudrait-il pas d'abord en (re)trouver une dans nos esprits ? ■

Benoît Renaux

En inTerrelation

« Le sauvage est la patrie primordiale de la culture humaine, il est le fondement de notre être. Le nier ou l'éliminer ne peut être que désastreux. »

Nick Totton
Psychothérapeute

© J.-C. Génot



→
Forêt sèche dans le Parc national de Kasanka en Zambie

La Forêt : Où va-t-on ?

Prophétie, science-fiction, ou réalité déjà activée ?

.....



En 1950, ceux qui aimèrent la forêt choisirent le métier de forestier comme des enfants ne sachant pas où leurs rêves les conduiraient. Des rêves encore peu formulés à eux-mêmes, souvent dépourvus en connaissances impartiales dépassant le professionnalisme convenu. En 2050, ceux qui aimeront la forêt choisiront les métiers de gestionnaire de réserve, de scientifiques-naturalistes, de sylvothérapeute, d'artiste des forêts naturelles, d'écopsychologue, etc. Quant aux sylviculteurs, ils seront toujours appelés "forestiers" pour oublier la dérive d'un métier sous l'intensification productive. Car il ne s'agira que de la main du marché, non point de l'œil de l'écologie, non point de l'âme de la Terre, non point des alarmes riveraines.

Toute information officielle sur la forêt sera judicieusement sélectionnée pour contrôler l'ignorance et maintenir la ligne directrice de cette productivité. A tel point que l'on confondra "communication" et "culture". Tout ce qui contre-

viendra à ladite culture sera qualifié de militantisme, et considéré comme non avenu en termes de connaissances, sans que cela soit formellement explicité. La manière d'opérer sera toujours tacite. Il restera le chômage pour les derniers réfractaires. Comme le travail rémunéré ne sera pas si courant, la peur de vivre sans revenus sera suffisante pour qu'aucune remise en cause de ce système ne soit engagée. Toute étude scientifique sur la gestion forestière sera financée sous influence des intérêts du marché. Ainsi seule la pensée officialisée par le marché sera reconnue car pourvue de chiffres à l'appui tandis que toute contestation sera invalidée, non point par manque de pertinence, mais par déficience d'études chiffrées pouvant la certifier ; cela autant qu'aucun financement ne les a préalablement permis. On dira alors que la contre argumentation n'aura aucune validité scientifique, omettant les analyses partiales et partielles de ce qui fait par ailleurs autorité. Donner l'illusion d'un savoir universel en contrôlant l'igno- >>>

rance, tel est le fin mot et la fin de non recevoir de toute puissance.

Quel confort d'entendre que cela est seulement en 2050, non point en 2018 ! Cela ne donne-t-il pas encore un droit à quelques années d'absence de soi face à ces réalités déjà en plein essor ? Dès lors, notre inhibition de conscience à ce sujet se justifie-t-elle par un besoin de sursis pour pourvoir financièrement aux études de nos enfants ? Par besoin d'un nombre d'années suffisantes pour une retraite dépassant le minimum ? Pour un prêt immobilier à rembourser ? Pour être matériellement crédible dans un couple ? Pour toute consommation addictive noyant la perte de soi ? Parce que trop de confort retire le courage pour penser et agir différemment ?

Se poser honnêtement ces questions s'appuie sur l'observation que la vocation d'un métier meurt très vite dans son pragmatisme personnel de survie. Ainsi, le fait qu'une profession ne s'accorde plus au réel, ne constitue pas moins une tragédie humaine, qu'un drame écologique. Ne vous faites aucune illusion, malgré les suicides, malgré les coachs payés pour détecter les burn out, aucun état major technocratique ne répondra à ce mal. Il feindra seulement de faire comme si on

ne pouvait même pas le concevoir. La réponse relève donc de civilisateurs à qui sera donné la relève. Il faudra vraiment les réclamer haut et fort. Intempestivement même ! Tant ils ne peuvent arriver dans la suite logique. Sauf la crainte des décideurs voulant tourner la veste à J-1, tout semble écrit d'avance. Quant à l'amour réel du Vivant, où aura-t-il sa faille pour naître ?

La forêt et l'arbre au risque de l'extrémisme fonctionnel

Tout est fonctionnel ; rien que fonctionnel ! Tout territoire échappant à une fonction assignée par un pouvoir économique relève d'une existence purement fortuite. La normalité déterminée par les intérêts encadrant nos vies ne laisse rien au hasard. C'est décidé : tout sera intérêt, rien qu'intérêt. Ainsi, mieux vaut se taire sur ce que l'on aime...

Au crépuscule de l'Occident, les grandes agglomérations cessent de devenir des lieux de vie. Elles deviennent déjà des parcs immobiliers. Aucune surface n'échappe à l'œil spéculateur et aménageur, comme aucun hectare en zone rurale n'échappe à ce qu'il doit à l'homme. Les citoyens les plus conscients en souffrent. Plus les paysages sont assi-

gnés à une fonctionnalité humaine, plus ils perdent leur intériorité. Ainsi, les êtres humains ne peuvent plus retrouver leur intériorité dans des paysages qui n'ont plus la leur. Si beaucoup en ont pris le pli, une part croissante de gens n'en peut vraiment plus de consommer et d'être consommée sans cesse. Ils cherchent les espaces où ils ne seront pas traqués par le système de consommation ; où la production ne sera pas passée avant eux. Dans le réel comme sur internet, leurs besoins sont pistés.

La nature ne fait pas sens pour eux comme pour le naturaliste. Il ne s'agit pas de telle espèce, de tel biotope, de tel écosystème... Il s'agit d'un paysage dont l'intériorité n'a jamais été désagrégée par une fonction propre aux intérêts humains. Cela finit même par créer un problème insoluble, car il y a un chevauchement croissant entre la nature fréquentée par compensation de mal-être urbain et professionnel, et la nature censée être préservée pour ses équilibres propres au sein de réserves. On va >>>

↓ Manifestation des agents ONF à Paris



cher de plus en plus loin la nature que l'on fait reculer de plus en plus près. Tant mieux pour les compagnies low cost. Tant pis pour le pétrole brûlé et son effet de serre... Mais ce n'est pas l'affaire des technocrates. Sauf à faire semblant du contraire, la majorité n'en a cure. Point n'est question pour eux de bonheur, mais d'économie chiffrée.

Pour l'heure, la tension n'est pas encore à son comble. On voit les citadins aller dans les bois pour le pipi du chien ou pour leur footing en prévenance des ventres bedonnants sous les bureaux et les écrans plats. Courir, marcher, respirer... subsistent ces derniers gestes corporels à l'époque où la machine peut faire tout le reste à notre place. Nous sommes cellulièrement étrangers à ce monde anthropisé, si tant est qu'il soit vraiment humain. Mais comment oser se l'avouer ? Nos cellules ne sont pas "rationnelles" au sens de cette pensée logique formatant toute la planète. Attendons seulement que d'autres en souffrent avant nous, pour ne point perdre ce confort personnel à se retrouver exilé en première ligne des prises de conscience. « Attendons-nous les uns les autres, comme je vous ai attendu » : cela pourrait même être l'adage religieux des masses tombées en apathie ! C'est

comme cela qu'un peuple s'affaisse, que les paysages se dégradent à toute vitesse, qu'un pays part à la remorque des marchés en absence de lui-même.

Les "écologistes", les lanceurs d'alertes, et même les gentils contemplatifs nous avaient prévenus. Ils ont tous dit. Ou bien, s'ils ne l'ont pas fait qu'auraient-ils pu dire de plus qui puisse s'entendre ? Ils se sont retirés en nouveaux taiseux, reclus dans quelques lopins de permaculture, comme chacun irait jardiner son potager en pots sur une chaloupe privée à l'heure du naufrage des grands écosystèmes. « Cultivons notre jardin » quand tout va mal disait déjà Voltaire. En effet, comment pourrions-nous agir à des niveaux d'échelle qui ne sont plus les nôtres avec l'absence de relais entre nos lucidités individuelles, la conscience de masse et les pouvoirs ? Que dirons-nous à nos petits enfants quand nous reviendrons de cela ? Et leurs descendants comment nous considéreront-ils ?

La conscience collective n'est pas préparée, ni en force intérieure, ni en moyens. Ce qu'une population est incapable d'entendre demeure tellement supérieur à ce qui lui a été dit ! A ce jeu, même les médias craignent de tomber dans la fosse aux faillites entre l'au-

dience qu'elle pourrait ne pas attirer et leurs droits d'entrée dans le cénacle des puissants. Nous ne mesurons pas à quel point le manque d'écoute des individus et des peuples déterminent autrement plus leur communauté de destin que les ambitions effrénées de quelques uns.

L'esprit français va-t-il vers une brocéliandisation nationale de sa forêt ?

Brocéliande ou Brossé Land ? Forêt enchantée ou Fast Wood ? Doux glaciis pour touristes ou douglas ?... Quelle forêt française pourrait-elle le mieux symboliser l'art de cohabiter dans la dichotomie des incohérences ? Cet épiphénomène n'a jamais attiré l'attention des naturalistes comprenant que l'âme profonde des forêts européennes se trouve largement ailleurs. N'y a-t-il pas en ce fond de Bretagne un buzz durable digne du Père Noël servant davantage le commerce et le tourisme qu'il n'a valeur de tradition ?

Le commerce culturel de la forêt n'a jamais remis en cause le commerce de la sylviculture. Alors pourquoi s'inquiéter si la culture change ? Pourquoi s'inquiéter même si cette culture devient plus sensible, plus mature, plus protéi-

formes, et moins dans l'enfance de son ignorance ?

Pourquoi s'inquiéter d'un livre comme *La vie secrète des arbres* ou toutes parutions récentes sur la sylvothérapie ? Sans compter ceux qui ont renoncé à écrire et qui avaient bien d'autres portes à ouvrir encore...

La dichotomie a perduré jusque-là. Il n'y a pas de raison qu'on ne sache pas la poursuivre. Certes, le rappel aux mythes de la forêt permet de s'émerveiller en évitant les sujets qui fâchent. La CNV (Communication Non Violente) et la pensée positive obligent : il n'est pas spirituellement correct de se mettre en colère. N'importe quel technocrate bien coaché et ayant identifié cette frange sociale peut efficacement maîtriser les indignés qui craqueraient. Il n'y a plus de diplomate ayant passé le rite d'initiation de la résistance pour relever ces nouvelles impostures. Les jeunes comprennent très vite les règles du jeu et se taisent. Mais dans vingt cinq ans, que seront-ils devenus ?

Que la population adopte de nouvelles valeurs existentielles par rapport à la forêt, elle sera aussitôt canalisée par la pensée cadre comme elle l'a toujours été. Emotions, impressions, sentiments >>>



© B. Boisson

← Forêt de Mormalle

ont toujours été mis sous tutelle par la docte raison. Non point que la sensibilité soit si défaillante (la raison l'est encore plus !) mais parce qu'il est bien plus facile de mentir au mental.

C'est étrange, on semble voir une génération de naturalistes se retirer ; fatiguée de toujours répéter la même chose. Malgré qu'ils aient existé, on voit une sylviculture foncer à tombeau ouvert en extrapolant la caricature d'elle-même au lieu d'assimiler sa mutation. Les auteurs relatant la forêt en France semblent épuisés d'avoir aussi longtemps parlé dans le vide quand on leur parachute de l'étranger un best-seller. Quand les nouveaux venus débarquent sur la thématique forêt, en provenance des sphères spirituelles et du développement personnel, ont-ils seulement remarqué leurs prédécesseurs naturalistes? Face à une mentalité française, le nouveau n'a droit d'être cité que si d'abord il a pris naissance à l'étranger, fusse-t-il mort-né en France trente ans plus tôt. L'écophilosophie est morte, vive l'écopsychologie. L'écopsychologie est morte, vive la sylvothérapie. Tous ces courants de conscience défilent les uns derrière les autres comme des jardins

d'enfants à côté de centaines de milliers d'hectares en exploitation intensive. La patate économique grossit. Elle pourrait même beaucoup ! Mais voit-on dessus ses germes se déployer en plante ? Non !

L'avenir de la forêt par-delà l'espérance de vie d'un écureuil, ou par-delà tout mandat électoral

L'espérance de vie d'un écureuil est de trois à cinq ans, dix ans maximum dans des conditions privilégiées. C'est à peu près l'équivalent semble-t-il de l'espérance d'estime d'un élu actuel. Il y a un fait remarquable entre la longévité d'un écureuil et celle d'un écosystème forestier : la présence de l'écureuil insère la fugacité de ses influences dans le temps pluriséculaire, voire plurimillénaire, d'un écosystème forestier, dans une harmonie qui tient en cohérence toutes les échelles de temps entre la durée de vie de l'écureuil et celle des arbres.

A l'inverse, il suffit d'un seul mandat électoral pour signer la mise en péril des stades mature des forêts. Un seul pour s'acheminer vers la descente drastique de l'espérance de vie des arbres en sylviculture. Qui plus est, avec des élus nationaux même pas avisés de ce qui se >>>



↑ Forêt des Loges en Normandie

décide sous leur égide ! C'est dire la vulnérabilité extrême que présente la qualité des forêts par rapport aux aléas de l'histoire humaine. Pourtant, initialement, la gamme des âges dans les boisements d'exploitation était loin d'avoir l'étendue connue en forêt naturelle ! Et qu'entendre par "maturité" quand on voit des jeunes professionnels confondre la maturité organique d'un arbre avec "la maturité" de coupe que le marché lui affuble ?

Combien de fois ai-je entendu en forme de critique que l'ONF est un Etat

dans l'Etat ? Pourtant une politique forestière n'est pas viable à l'échelle des mandats. Elle ne peut être sujette aux fluctuations partisans, pas plus qu'au renversement de régimes. La véritable ineptie des forêts relève d'un marché à l'insu des Etats, au mépris des équilibres écologiques et humains. Le Vivant est matriciel, mais le marché le porte en déni. En imposant le cadre sur la matrice, il rompt autant avec l'écologie forestière, qu'avec les équilibres humains se développant en coordination avec l'équilibre des milieux. Ce qui importe ce sont des

institutions se tenant à l'échelle des temps sylvestres, non assujetties aux intérêts financiers de la partie contre le tout, du temps court contre le temps long. Si nous voulons être démocratiques à l'égard des forêts, il faudra savoir voter le présent avec la conscience des générations futures, en s'assurant que leur maturité ne sera pas bridée par notre ignorance si ce n'est par toutes les altérations paysagères laissées en héritage qui fait que notre descendance sera encore plus atone que nous dans son déracinement. Ainsi l'avenir des forêts, se joue actuellement, avec vous ou sans vous, entre l'ineptie et l'utopie.

Plus de "raison", moins de valeurs ?

Tout comme autrefois il suffisait au plus fort de montrer ses muscles, il semble suffisant à toute puissance industrielle de montrer sa technologie pour faire croire à son intelligence. Ainsi regardera-t-elle avec une condescendance à peine masquée de tolérance, quelques peuples premiers faisant leur prière à toute vie d'arbre qu'ils peuvent prélever de la forêt. Toute gratitude adressée à la nature n'est-elle pas devenue, à l'âge de raison, inférieure à toute consommation boulimique ? Si nous redevenons sen-

sibles, sans doute ne retournerons-nous pas à des modalités identiques à celles des derniers peuples natifs des forêts. Pourtant, le retour à une relation unitaire au monde du Vivant ne manquera pas de nous faire aboutir à des bienveillances et des modérations équivalentes. Car pour tout éveil de sensibilité s'émancipant de l'anesthésie des masses, il y a dégoût quand la surexploitation du bois aboutie à une moins-value de la qualité de la vie, alors que la présence sur pied de ces mêmes arbres nous revitalisait, nous ressourçait, nous réenracinait. Il y a dégoût à voir des arbres devenus des contreforts pour tenir les fondations en béton dans les chantiers d'immeuble et voir en concomitance un paysage forestier disparaître seulement en devenant indifféremment du consommable jetable sous la frénésie des affaires immobilières. Il y a nausée quand le bois se fait appelé "minerais" ; quand l'œuvre humaine devient moins que l'œuvre du Vivant. Il y a dégoût encore quand sa vie professionnelle devient un radeau errant sur le grand charriage de la société de consommation. Aussi « Stop on n'en peut plus ! » ■

Bernard Boisson

Lu
pour vous

→ Ré-ensauvageons la France. Plaidoyer pour une nature sauvage et libre

Gilbert Cochet et Stéphane Durand, Actes Sud, 2018, 167 pages.



Inutile de présenter Gilbert Cochet aux lecteurs de Naturalité. Il s'est associé à Stéphane Durand, biologiste et ornithologue, qui participe comme coauteur et conseiller scientifique aux films de Jacques Perrin depuis 1997 (Le peuple migrateur, Océans et Les Saisons). Les auteurs soulignent les atouts de la France en termes de diversité biologique, malgré tout ce que la nature a enduré au XX^e siècle. Ils nous rappellent que de nombreuses espèces devenues rares ont regagné du terrain tandis que d'autres sont revenues naturellement ou ont été réintroduites avec succès. Mais les auteurs ont bien conscience d'un paradoxe, pendant que des espèces emblématiques et remarquables reviennent, d'autres plus communes s'effondrent comme les oiseaux des milieux agricoles. Gilbert Cochet connaît parfaitement bien l'histoire de la faune et son statut actuel et certaines de ses propositions de réintroduction n'ont rien d'irréaliste, comme par exemple le bison qui fait l'objet actuellement d'une réintroduction dans le nord-ouest de la Pologne, loin des espaces protégés du pays. Ce livre aurait pu s'intituler « Pour une utopie de la nature sauvage » tant les propositions faites par les auteurs par grand type de milieux (montagnes, forêts, littoraux et rivières dont Gilbert Cochet est un des grands spécialistes) semblent parfois trop belles pour être vraies. Ils savent que l'utopie est la réalité de demain et qu'il faut commencer à écrire les choses pour qu'elles se matérialisent un jour. C'est en cela que ce livre est un acte courageux, car si les propositions sont simples

à énoncer (moins de chasse, plus d'aires protégées, moins d'interventionnisme dans la nature) et leur impact pleines de promesses (exemples à l'appui, le ré-ensauvagement de la France représenterait un potentiel formidable pour l'écotourisme), leur mise en œuvre se heurte à une « exception » culturelle française qui n'a rien à voir avec le livre ou le cinéma mais plutôt avec l'attitude très majoritairement anti-nature de la population, des élites et technocrates aux élus en passant par les lobbys agro-sylvo-cynégétiques. A ce propos, je ne résiste pas au plaisir de citer un journaliste allemand du journal *Die Süddeutsche Zeitung* qui, en s'exprimant sur l'hystérie provoqué par les loups en France, a donné son point de vue sur la relation des français au sauvage dans un article paru dans le *Courrier international* du 1^{er} au 21 août 2013 : « Car la France est tout simplement le pays où a été suivi à la lettre le commandement de Dieu d'assujettir la terre, jusqu'aux haies de buis taillé. Ici, plantes et animaux sont traités avant tout en fonction de leur utilité, d'où une grande richesse du pays en savoureux produits du terroir, du vin à la viande d'agneau en passant par les fromages. Et c'est dans ce monde façonné par l'homme pour ses semblables que le loup sauvage fait aujourd'hui irruption ». Ce livre est un acte de résistance autant que d'espoir, en cela sa lecture est salutaire et montre le chemin à parcourir. Il sera long et compliqué...

Jean-Claude Génot

À ne pas
rater !

→ Les réserves naturelles

Réserves naturelles de France vient de publier son cahier scientifique n°7 sur le patrimoine forestier des réserves naturelles et notamment un focus sur les forêts à caractère naturel. Le réseau des RN, avec 14,1 % de sa surface forestière en forêt à caractère naturel, a donc un rôle important à jouer dans la conservation de ces écosystèmes à forte naturalité.

Pour télécharger le document :

<http://www.reserves-naturelles.org/publications/cahier-ndeg7-le-patrimoine-forestier-des-reserves-naturelles-focus-sur-les-forets-a>

→ Les vieilles forêts pyrénéennes

Pour consulter la lettre d'information de l'été connectez-vous sur : www.vieillesforets.com



FORÊTS SAUVAGES

Fonds pour la naturalité des écosystèmes

Notre objectif

Redonner aux écosystèmes naturels toutes leurs potentialités. La forêt libre et sans entretien apporte gratuitement des bienfaits inestimables à l'humanité :

- limitation de l'effet de serre ;
- régulation du cycle de l'eau ;
- épuration de l'eau et de l'air ;
- formation de sols ;
- diminution de l'érosion ;
- riche biodiversité ;
- lieux de ressourcement et d'inspiration artistique...

Nos actions

Afin de permettre la préservation des écosystèmes à fonctionnement naturel, nous nous engageons à :

- promouvoir la naturalité à tous les niveaux ;
- éditer un périodique trimestriel diffusé par voie électronique, *Naturalité*, la lettre de Forêts Sauvages ;
- protéger de façon intégrale des surfaces forestières conséquentes par la maîtrise foncière...



© C. Frabing

Faites un geste pour les forêts sauvages : Offrez quelques mètres carrés de naturalité !

Faites un don à *Forêts Sauvages*, et nous nous engageons à reverser l'intégralité des sommes reçues pour l'acquisition de forêts et de milieux naturels à fort potentiel de naturalité. Ainsi acquises, ces surfaces auront la meilleure des protections qui soit : la maîtrise foncière pour une libre expression de la nature.

Première « réserve » de *Forêts Sauvages*, la forêt du Bruchet (Haute-Loire), qui n'a pas connu d'exploitation depuis plus de 60 ans, poursuivra en toute sérénité son évolution spontanée. Cette acquisition a été possible grâce à la générosité de son ancienne propriétaire et d'un partenariat avec la Société Nationale de la Protection de la Nature.

Forêts Sauvages travaille actuellement à l'achat de forêts aux diversités biologiques remarquables. Et dont seule la maîtrise foncière pourra permettre la pérennité.

Nous avons besoin de vous !

Un reçu fiscal vous sera adressé dès réception de votre contribution.

Il vous permettra de bénéficier d'une exonération fiscale de 66 % du montant de votre don.

Nom : Prénom :

Adresse :

Code Postal : Commune :

Adresse mel :

Je fais un don de € à **FORÊTS SAUVAGES** afin de permettre à celle-ci, l'acquisition de forêts ou milieux naturels qui seront laissés en libre évolution.

Date : Signature :

Bulletin à adresser à : Forêts Sauvages, 4 rue André Laplace. 43000 Le Puy-en-Velay.

